

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE
14, rue Drouot (Paris 9^e)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

REDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2^e)
Téléph. : CENTRAL 80-63

5 centimes — PARIS ET DEPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9^e)

Alsaciens et Boches

C'est une infamie de les conjondre

Une des plus déplorable manifestations de la bochophilie morbide qui sévit chez un certain nombre de « patriotes », est sans conteste celle qui atteint nos frères d'Alsace, dénoncés, outragés, vilipendés communément par des imbéciles en raison de leurs noms à désinvolte germanique ou de leur accent, ou de leurs origines !

Cet égard, un juge de paix de la banlieue parisienne vient de rendre un jugement révélateur d'un état d'âme fâcheux et qui nous l'espérons sera cassé, car il est de nature à profondément blesser nos frères alsaciens-lorrains qui escamotent avec joie leur rentrée dans la famille française — mais qui voudraient bien pas y être traités en *enfants-martyrs*.

Il s'agissait d'un Alsacien qui comme tous nos frères annexés a dû subir pendant de longues années le joug du vainqueur, parce que, conformément aux conseils de tous les plus clairvoyants patriotes, il était resté là-bas, voulant pour sa part, empêcher ainsi la germination de se poursuivre. Il était demeuré, là-bas, c'est-à-dire qu'il avait dû s'y soumettre aux lois de l'Allemagne et servir dans son armée. C'est le cas de tous ceux qui sont restés.

Mon collègue Maurice Barrès, lui-même, dans son émouvant roman « Au service de l'Allemagne » a magnifié le courage et le sacrifice de ceux qui pour « garder le pays » ont accepté cette dure épreuve et ont porté le casque à point.

Zut au miracle !

Qui donc a, tout d'un coup, obligé la horde barbare à tourner casaque, alors que déjà elle croyait tenir dans ses crocs la capitale ?

Les nazis répondent :

« Parbleu ! Ce sont nos poilus, commandés par des officiers courageux qui ont intelligemment exécuté les ordres des généraux ».

Quelle erreur ! Allez donc dans l'impasse de la rue de la Harpe, à l'endroit où se trouve le monument de la Vierge d'Ivoire et vous aurez vite fait d'apprendre que les généraux qui ont conduit les armées anglaises et françaises à la victoire sur les bords de la Marne, ne sont, tout simplement, Jeanne d'Arc et Sainte-Geneviève.

La bataille de la Marne n'est pas une victoire, c'est un miracle !

Vous comprenez facilement la nécessité de cette collaboration de Jeanne et de Geneviève. Jeanne avait pris le commandement en chef, mais, au dernier moment, elle se refusa absolument à commander aux Anglais, qu'elle avait pris l'habitude de « bouler dehors ». Et puis elle leur conserva une vieille molaire : ne l'avaient-ils pas fait brûler ? Elle allait porter sa démission au Père Eternel, lorsque celui-ci eut l'idée générale de lui adjoindre Geneviève. Ainsi tout s'arrangea. Geneviève se chargea des Anglais, Jeanne des Français, et Joffre n'eut qu'à rentrer sous sa tente.

Voilà les vérités essentielles qu'on enseigne aujourd'hui, dans une forme plus triviale peut-être, dans la plus grande partie des églises, chapelles, cathédrales et autres saints lieux de France.

Et pourtant, un jour, qu'il était intervenu par un Pharisien, le Christ posa ce principe :

« Il faut rendre à César ce qui appartient à César ».

S'il revenait sur la terre aujourd'hui et qu'on lui posât une question sur la bataille de la Marne, ne doutez pas qu'il répondrait encore :

« Rendez à Joffre ce qui appartient à Joffre et laissez Jeanne d'Arc et Sainte-Geneviève jouir en paix des hospitalités éternelles ».

Cette légende du Miracle de la Marne qui tend à implanter parmi les foules catholiques est, à tous points de vue, déprimante et funeste. Une armée qui n'a plus confiance en elle-même est une armée perdue. Et si cette armée ne compte, pour vaincre, que sur une intervention surnaturelle, cette armée, à l'heure critique, serait mûre pour la défaite.

Le type de l'armée catholique fut certainement l'armée vendéenne, au temps de la chouannerie. Tous croyaient en Dieu et le priaient matin et soir. Mais ils plaçaient surtout leur confiance dans la « Marie-Jeanne », leur unique pièce de canon, et dans leurs vieux fusils à pierre. Je n'en veux pour preuve que la marche de Charette qui charriait encore, à Palay, en 1870, les zones pontificaux. Pour une fois, chapeaux avec eux :

Prends ton fusil, Grégoire,
Prends la garde pour boire,
Prends la Vierge d'Ivoire
Et ton chapelet béni.

Mais telle n'est pas l'opinion de notre juge de paix banlieusard. Il avait à se prononcer sur le cas d'un nigaud ou d'un scélérat qui avait traité de « Boche » un Alsacien authentique. Sous prétexte que cette victime de la conquête, comme 1.500.000 de ses compatriotes, avait dû se plier aux lois du conquérant et qu'il avait dû accomplir son service militaire, M. le Juge a acquitté son insulter, proclamant qu'il était loisible d'injurier et de dénigrer comme un ennemi de son pays cet Alsacien !

C'est tout simplement abominable !

Ce qui est plus grave, c'est que le jugement est symptomatique d'un état d'esprit. Nous avons vu ainsi un grand nombre d'Alsaciens des plus authentiques être victimes de mesures profondément vexatoires, traités en ennemis de la France, alors qu'ils avaient cruellement soufferts pour elle. Certains ont vu leurs biens mis sous séquestre, d'autres même se sont vu refuser des permis de séjour et ont dû s'estimer bien heureux qu'on leur évita le camp de concentration en leur permettant de gagner la Suisse, d'autres ont même été « concentrés ».

Il suffit, en revanche, qu'ils aient été du parti cléricale là-bas, que M. l'abbé Wetterlé et ses amis les protègent ici pour que leur qualité de bons Français ne soit plus contestée — quand bien même ils auraient pendant les 45 ans de la domination allemande, multiplié les manifestations de servilité à l'égard des autorités allemandes.

Il y a là un état de chose profondément regrettable et qui provoque chez tous nos amis républicains et socialistes alsaciens-lorrains une profonde inquiétude. L'un d'entre eux me le disait l'autre jour encore : « Si on continue sur ce pied on préparera la guerre civile en Alsace ».

Ce n'est certes pas pour aboutir à un semblable résultat que la France républicaine lutte pour la réparation de la violation du Droit commise en 1871. Il serait grand temps d'y songer.

Jean LONGUET,
Député de la Seine

Objet de première nécessité, le fusil ; deuxième précaution, la gourde pour boire. Viennent ensuite, seulement en troisième et quatrième rang, la Vierge d'Ivoire et le chapelet béni.

Joffre a gagné la bataille de la Marne qu'il avait longuement préparée. Joffre a été puissamment aidé par l'héroïsme de tous ses subordonnés du plus grand au plus petit.

La Marne, c'est la grande victoire. Par grâce, ne la rapetissez pas, ne la souliez pas, ne la rendz pas justice en ses ordres du jour de félicitation.

pas en y accolant l'épithète de miracle.

Charles BOURC.

Pandore chez les G. V. C.

Lorsque la guerre éclata, le commandant de gendarmerie en retraite était dans un village, ayant conservé de sa carrière peu exténuante la taille, le port et l'autorité, il jugea bon de se mettre à la disposition de la Patrie.

Le commandant hésita entre le front, où le conviaient ses aptitudes magnifiques, et le corps des G. V. C., où l'attiraient la prudence et le savoir-faire. Le commandant n'hésita pas : il jura de se faire de grands services et se fit une place à l'état-major du département de la Seine.

On lui confia d'abord le dépôt des gardes-voies ; il eut la haute mission de répartir les hommes selon les besoins des postes et il se distingua dans ces délicates fonctions par la détermination d'un harcèlement méthodique d'un caractère éminemment franco-russe. Le commandant rappela, en effet, sa ressemblance flatteuse avec le grand-duc Alexis, ce qui lui créait des droits à toutes les admirations, et il se proclamait finalement le grand-père des G. V. C.

Une telle paternité ne devait pas être sans profit bien qu'il recherchât sa réalité, on eut été aisément conduit à d'utiles ayant-droit. Un camarade avait fait la besogne, mais l'ayant fait les distinctions, il obtint donc, pour services exceptionnels, les galons de lieutenant-colonel, trusant dans sa seule personne toutes les récompenses dues à l'organisation des G. V. C.

Aujourd'hui, le lieutenant-colonel T... y encombre les bureaux de l'état-major du département de la Seine de sa gigantesque personnalité ; il n'est ni chef, ni sous-chef, ni adjoint ; il accepte en fait d'être sous les ordres d'un chef qui se trouve à la fois son subordonné et son supérieur, mais il dédaigne l'honneur de servir dans la garde républicaine, où il fut pourtant bombardé.

La situation est irrégulière et ridicule, mais le lieutenant-colonel T... y ne perd pas tout à fait son temps ; il fait des travaux de sappe et de mines afin d'arriver un beau jour au poste rêvé de commandant des G. V. C. du secteur A. Au surplus, dominant et s'appuyant le riche seigneur de la région, il a une situation en surcroît dans les bureaux de l'état-major, toucha sa solde de lieutenant-colonel... Le gendarme est toujours sans pitié !

Le JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIE

L'ITALIE PART LA RUSSIE VA PARTIR

L'Italie précise son attitude à propos de son intervention contre la Bulgarie. Le dénouement du problème balkanique s'affirme par cette énergique attitude de l'Italie, ratifiant l'accord parfait des intentions militaires de la Quadruple-Entente.

La déclaration de guerre de l'Italie à la Bulgarie n'est plus qu'une question d'heures. Elle aurait déjà été ratifiée par le roi, si sa présence au front n'avait pas retardé les formalités.

Si l' notification officielle de l'état de guerre entre l'Italie et la Bulgarie, le gouvernement italien doit envoyer en Orient des navires de guerre. Ces navires prendront part au blocus de la côte bulgare.

D'autre part, en Russie, l'action contre la Bulgarie va entrer très prochainement en ligne de compte.

Cette nouvelle aide à la Serbie menacée, cette coopération étroite des puissances alliées, viendra détruire les bruits de mésentente que la presse austro-germanique exploite à son plus grand profit.

L'ACTION DES RUSSES ET LE MANIFESTE DU TSAR

Londres, 19 octobre. — On estime ici que le manifeste du tsar qui accompagnera la déclaration de guerre de la Russie à la Bulgarie aura une importance considérable.

On sait, en effet, que le peuple bulgare est très divisé sur la question de la guerre et que la grande majorité désapprouve cet acte de guerre de M. Radostavoff. Il y a en Bulgarie un sentiment de vive indignation contre la politique antiserbe, antislava. La question de race est en jeu avec toutes ses conséquences. Une guerre contre la Russie libératrice, en collaboration avec l'oppressur turc, est considérée par l'ensemble de la nation comme une honte. La parole du tsar provoquera certainement une vive émotion dans le peuple bulgare et redoublera les difficultés intérieures auxquelles est en butte le gouvernement de M. Radostavoff.

Ainsi la déclaration de guerre de la Russie à la Bulgarie officielle ne pourra être interprétée devant l'opinion publique comme un acte d'hostilité visant le peuple bulgare, mais, au contraire, comme la promesse d'une nouvelle libération.

En Grèce

L'ACTIVITE FRANCO-ANGLAISE A SALONIQUE

Athènes, 17 octobre. — Les troupes anglo-françaises débarquent sans discontinuer à Salonique. Les Français sont de beaucoup les plus nombreux. Comme le transport par chemin de fer est insuffisant, une grande quantité de troupes se dirigent par routes, au secours des Serbes.

Le port de Dédeagatch a été abandonné par toutes les autorités civiles et par tous les habitants. Le blocus de la côte bulgare a été entièrement entrepris par la flotte française.

Le roi, avec son état-major, se rendra à Salonique cette semaine. Après avoir inspecté les missions, il se dirigera vers l'intérieur.

LA BATAILLE DE VAENDOVO

Salonique, 17 octobre. — Les Bulgares ont subi une défaite cuisante.

Nos Collaborateurs au Feu

Eugène Merle est cité à l'ordre du jour et reçoit la Croix de Guerre

Le Bonnet Rouge a le droit d'être fier. Une fois de plus, un de ses collaborateurs vient de voir ses chefs affirmer publiquement son courage et ses belles qualités militaires.

Notre excellent ami Eugène Merle vient d'être cité à l'ordre du jour et de recevoir la Croix de Guerre.

Voici le texte, émouvant en son éloquente sobriété, de la citation :

« Merle Eugène, sergent, toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, donne en toutes circonstances l'exemple du courage et de l'honneur. A fait preuve des plus belles qualités de sang-froid dans la nuit du 26 au 27 septembre, en maintenant au travail, sous un violent bombardement, des groupements importants de travailleurs ».

Notre ami, exempté de tout service, s'était engagé au début de la guerre.

C'est au feu, sur le champ de bataille, qu'il a enlevé ses galons de sergent.

La citation qu'on vient de lire et la Croix de Guerre qui l'accompagne, sont un témoignage nouveau de la bravoure de celui qui fut notre administrateur, et le compagnon de toutes nos luttes.

Tous ces témoignages ne surprendront pas ceux qui ont connu Eugène Merle, vaillant combattant, dévoué à la Patrie comme à toutes les nobles causes.

Au Conseil des Ministres

Un Conseil des ministres qui s'est tenu ce matin, et auquel assistait pas M. Millebrand, ministre de la guerre, absent de Paris, il n'a pas été question — contrairement aux bruits qui avaient couru dans les milieux politiques — de la nomination d'un nouveau ministre des Affaires Étrangères.

La question sera-t-elle résolue lundi, ou M. Viviani se verra-t-il obligé de composer ce portefeuille ?

LA DÉFENSE DE LA SERBIE

LES ALLEMANDS VOULENT LEURS DIFFICULTÉS EN SERBIE

Amsterdam, 18 octobre. — Le correspondant de la Gazette de Cologne auprès de l'armée du général von Gallwitz télégraphie à la date de vendredi, que les Allemands ont à livrer des batailles terribles contre un ennemi qui oppose une résistance opiniâtre et désespérée.

Après s'être étendu sur les progrès déjà faits par les Allemands sur le territoire serbe, le correspondant poursuit : La difficulté contre montagnards, avec ses curieux jets de roches et ses formations éruptives, cause à nos troupes beaucoup de difficultés qui s'augmentent du fait que les forces allemandes ont à combattre sur un terrain qui, à tout instant, a de subites élévations.

« Les Serbes nous font face sur d'admirables positions défensives qui leur permettent de tenir longtemps les secteurs attaqués ».

« Malgré la nature défavorable du pays montagneux et la très mauvaise condition des routes dans la vallée, les troupes allemandes n'en ont pas moins réussi à avancer ».

LES ALLEMANDS VIOLENTEMENT ATTAQUÉS

Londres, 19 octobre. — Le correspondant du « Daily Chronicle » à Rome télégraphie :

« D'après des informations reçues de Bucarest, les Allemands, qui avaient tenté de pénétrer dans la vallée du Timok, ont été vigoureusement attaqués par les Serbes ».

« Dans le secteur de Gornacco, le combat a fait rage pendant huit heures ».

« L'ennemi a échoué dans sa tentative de percer la ligne serbe et a battu en retraite ».

« Les Serbes ont fait des prisonniers, notamment des Allemands, et ont capturé 4 canons ».

LA LIGNE ZELENIC-KAHOVITZA OCCUPEE

Athènes, 19 octobre. — On mande de Salonique, de source officielle grecque :

« Les Austro-Allemands ont occupé la ligne Zelesnic-Kahovitza ».

« Les réfugiés serbes affluent à la frontière grecque ».

LA SERBIE, VASTE FORTERESSE

Lausanne, 19 octobre. — Suivant la « Gazette de Francfort », les combats engagés entre les troupes serbes et les troupes bulgares dans les régions de Valandovo et Stroumitza prennent une grande ampleur.

Elle dit, par ailleurs, que les Serbes se cramponnent au terrain avec une énergie extraordinaire. Tout le nord de la Serbie est transformé en une vaste forteresse.

LE POURQUOI DE LA DEMISSION DE SIR EDWARD CARSON

Londres, 19 octobre. — La démission de sir Edward Carson, attorney général dans le cabinet anglais, n'a pas été causée par des divergences de vues avec la majorité du cabinet sur la question de la conscription, mais sur la question de la campagne balkanique.

On cherche un Villain

C'est pour assassiner M. Hervé

Maurras, ce chien biblique, ne peut se tenir tranquille bien longtemps. Simplet parce que nous avons relevé ici quelques-uns de ses propos monstrueux, il semblait avoir renoncé à confesser publiquement ses vœux obscènes ou sanglants, à réclamer cyniquement l'assassinat ou la mort de ses adversaires ou même de ses contradicteurs.

Mais le voilà qui recommence.

Il se perfectionne seulement chaque jour un peu plus dans la manière hypocrite qu'il parait avoir définitivement adoptée, comprenant que la brutalité et les façons de malamore n'allient guère à ses épaules étroites, à sa poitrine creusée, à sa silhouette chélique d'esclavage vicieux ou mal nourri.

C'est Hervé qui, cette fois, l'a mis en rage, et il voudrait voir Hervé dans la terre.

Il n'ose pas pousser ses camelots à l'assassinat, comme Daudet et Gollhor l'ont fait pour Jaurès. Les camelots du Roy ne marchent plus. La guerre les a virilisés. Ils sont devenus patriotes : ils ont cessé d'être royalistes.

Mais voici l'astucieux détour par lequel Maurras amène ses lecteurs à souhaiter la mort d'Hervé, et à la provoquer car parmi ces lecteurs, il le sait, il y a des fous, il le sait, des Villain ou des Michel, des gens qui facilement s'arment d'un revolver ou plus modestement brandissent un « pépin » aux aiguilles redoutables.

Maurras n'ose pas dire d'abord : « Hervé mérite la prison ou la mort ». Il dit en premier lieu :

Hervé tout d'abord une supposition : Vous et moi, nous aurions dit dans un café ou dans la rue le quart de ce qu'Hervé a publié là, nous aurions été arrêtés, traduits et condamnés, et avec justice !

Voilà pour la prison !

Plus loin, Maurras sera plus cynique. Il s'écrie :

Nous ne demandons pas l'arrestation de M. Gustave Hervé. Nous l'attendons. Et c'est la seule suite honnête et raisonnable de son article.

Mais il fallait préparer l'esprit du lecteur à cette monstruosité. De là la première figure.

Voici maintenant l'appel à l'assassin, l'excitation au meurtre ; on réclame un Villain !

Autre supposition :

Hervé, qui prétendait vouloir s'engager au commencement de la guerre, et qui ne s'est pas engagé, aurait pu être obligé de partir. Ses protections qui lui ont permis de passer son conseil de révision sans ses déshabillés comme les camarades auraient pu l'abandonner au sort commun et le laisser aller au front ; eh bien, Hervé soldat, s'il est resté en arrière, c'est qu'il n'a pas voulu servir. De pauvres diables subront peut-être le sort qu'il a seul mérité en cédant aux excitations implicites contenues dans l'article écrit paisiblement au coin de son feu à Paris.

Nous voyez le truc ?

Maurras espère qu'un pauvre diable, un fanatique grisé par le mauvais alcool fraternel que l'Action Française fabrique dans son alambic fleurdelysé, voudra s'insérer le « gendarme supplémentaire », comme on lit chez Daudet, se substituer à l'autorité qu'on lui dit être défaillante et faire subir à Gustave Hervé le sort qu'il lui mérite, — et qu'il n'aura pas volé !

Maurras intitulait son article ?

UN CRIME

Il a oublié trois lettres, s'il avait voulu exprimer dans son titre le sens véritable de son article, il aurait dit meurtre, en tête de cette invitation à l'assassinat :

Un Crime, S. V. P.

Sous notre Bonnet

SARRAIL EN SERBIE

Toute la presse alliée salue de chaleureuses espérances, le départ du général Sarrail pour la Serbie.

Partout en Angleterre comme en France, à droite comme à gauche, le nom du commandant en chef de l'armée d'Orient est arboré comme un talisman, considéré comme une garantie de succès.

CECILY

Cécily : c'est le prénom de la femme du Kronprinz.

Rencontre symbolique : Dans un feuillet de Gaston Leroux, Cécily, c'était le prénom de la femme d'une sorte de kronprinz sans couronne, le bagnard assassin et voleur Chéri-Bibi.

Pauvres Cécilies !

La Cocaïne en Correctionnelle

C'est aujourd'hui que Harry Thomas, le marchand de cocaïne dont nous avons raconté l'arrestation, comparait en police correctionnelle.

Les débats promettent d'être intéressants, car Thomas est le chef d'une bande internationale de trafiquants de poisons.

Il s'agit de plus intéressants encore si Thomas comparait avec ses complices, — avec tous ses complices.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Au cours de la nuit, les Allemands ont prononcé trois sérieuses attaques à la grande dans le bois en Hache au nord-est de Souchez. Notre infanterie, solidement installée sur les positions récemment conquises, a chaque fois complètement repoussé les assaillants avec l'appui de nos batteries.

Au sud de la Somme, la fusillade a été vive de part et d'autre dans le secteur de Lihons.

En Champagne, quelques combats à coups de bombes et de pétards à l'est de la ferme Naaurin.

Les rafales de notre artillerie sur les batteries adverses ont fait cesser un bombardement intense dirigé par l'ennemi sur la position des Epargnes.

Rien à signaler sur le reste du front.

UN GROUPE DE NOS AVIONS A BOMBARDÉ

Un groupe de nos avions a bombardé, dans la nuit du 17 au 18, le terrain d'aviation allemand de Barboncourt, au nord-est de Châteaufort-Satins. Des hangars et abris ont été visiblement démolis.

Les frocards royalistes

L'Action française, qui sait très bien battre de la grosse caisse et tirer parti de tout, publie une lettre du cardinal de Cambrai au sujet de la mort de Léon de Montesquiou. Nous rendons hommage à ce héros mort dans cette formidable attaque de la fin de septembre. Mais nous ne le séparons pas des autres héros obscurs et sans titres qui sont tombés avec lui. Nous n'exploitons pas l'idée de patrie au profit d'un parti politique. Nous ne voyons que la France et ses intérêts. Et la France est à tous les Français et défendue par tous. Il n'existe pas de monopole en fait de dévouement et de générosité.

Mais puisque l'Action française a voulu se faire une réclame de la lettre du cardinal royaliste, qu'elle nous dise donc si M. de Cabrières, évêque de Montpellier, n'était pas le soutien, le patron, — comment dit-on ? — le haut protecteur auprès du Pape, de ce M. du Carrel, évêque de Montecarlo, qui, de concert avec Jellinek-Merle n'est plus ? En Champagne, samedi, il est tombé avec son appareil ; la chute a été mortelle.

Tout nouveau venu dans l'aviation, Hourlier avait auparavant acquis dans le cyclisme le renom d'un sportif de rare valeur.

Les cinq mois passés dans l'aviation par notre malheureux champion furent bien remplis. Outre les nombreuses chasses qu'il donna aux appareils allemands, il participa aux bombardements de Sarrebouck, de Dillingen, de la vallée de la Spada, de Bommarcy-Baroncourt et de Trèves. C'étaient de jolis départs.

Attaché au commencement de la guerre, comme automobiliste, à l'état-major du grand quartier général, Hourlier avait vivement sollicité son passage dans l'aviation ou, disait-il dans une lettre que publie l'Auto, « devaient se retrouver tous les sportifs afin de faire profiter la nation de leurs qualités d'hommes de sport. L'aviation française, qui déclinait déjà la suppression mondiale, deviendrait alors rapidement plus redoutable et contribuerait à abrégé de beaucoup la durée de la guerre ».

Voici quelques furent les victoires qui illustrèrent la brillante carrière cycliste de Léon Hourlier :

En 1908, il gagna le Championnat de France de vitesse. Il remporta cette victoire en 1911 et en 1914. Gagnant du Grand Prix de Paris en 1912 et 1914, il ne fut battu que de très peu dans cette épreuve, en 1911, par Ellegaard, alors imbattable.

Enfin, il gagna la dernière course de Six Jours de Paris, où, faisant équipe avec son beau-frère Léon Comès, ils triomphèrent des plus fameuses équipes australo-américaines.

Est-il besoin de dire que très modeste, Hourlier jouissait d'une sympathie générale ? Aussi sa mort sera vivement ressentie de tous les sportsmen.

A. Bontemps.

Bourse de Paris

DU MARDI 19 OCTOBRE 1915

L'ensemble de la cote est très soutenu ; la Banque de France poursuit son mouvement de hausse, les fonds russes gagnent de légères fractions et les cupifères sont fermes. Depuis quelques jours, les valeurs mexicaines manifestent une certaine activité sur l'annonce qui paraît se confirmer, que la situation redoutait normale au Mexique ; vive effervescence sur l'actuel, notamment, qui passe de 120 à 147 francs.

Fonds d'Etat : 3 010, 66,50 ; 3 112 010, 94,50 — Russe 1891, 59,75 ; 1896, 57,70 ; 1906, 88 ; 1914, 82,70. — Extérieure, 86,65 — Italien, 79,25.

DERNIÈRE HEURE

UN TRAIN DE SOLDATS DERAILÉ

Rome, 19 octobre. — (De notre correspondant particulier) — Un train de soldats postaux missionnaires a déraillé la nuit dernière à St-Cyr de Favière près de Roanne. Le train est tombé dans un ravin. Il y a des morts et les blessés sont nombreux.

UNE MORT SUBITE

Ce matin, vers 7 heures, une dame âgée d'environ 55 ans, nommée Marie Lecomte, mais dont on ignore l'adresse, marchant de pied dans une rue des Halles, est morte subitement. Le corps est à la disposition de M. Durand, commissaire de police des Halles.

On cherche un Villain

C'est pour assassiner M. Hervé

Maurras, ce chien biblique, ne peut se tenir tranquille bien longtemps. Simplet parce que nous avons relevé ici quelques-uns de ses propos monstrueux, il semblait avoir renoncé à confesser publiquement ses vœux obscènes ou sanglants, à réclamer cyniquement l'assassinat ou la mort de ses adversaires ou même de ses contradicteurs.

Mais le voilà qui recommence.

Il se perfectionne seulement chaque jour un peu plus dans la manière hypocrite qu'il parait avoir définitivement adoptée, comprenant que la brutalité et les façons de malamore n'allient guère à ses épaules étroites, à sa poitrine creusée, à sa silhouette chélique d'esclavage vicieux ou mal nourri.

C'est Hervé qui, cette fois, l'a mis en rage, et il voudrait voir Hervé dans la terre.

Il n'ose pas pousser ses camelots à l'assassinat, comme Daudet et Gollhor l'ont fait pour Jaurès. Les camelots du Roy ne marchent plus. La guerre les a virilisés. Ils sont devenus patriotes : ils ont cessé d'être royalistes.

Mais voici l'astucieux détour par lequel Maurras amène ses lecteurs à souhaiter la mort d'Hervé, et à la provoquer car parmi ces lecteurs, il le sait, il y a des fous, il le sait, des Villain ou des Michel, des gens qui facilement s'arment d'un revolver ou plus modestement brandissent un « pépin » aux aiguilles redoutables.

Maurras n'ose pas dire d'abord : « Hervé mérite la prison ou la mort ». Il dit en premier lieu :

Hervé tout d'abord une supposition : Vous et moi, nous aurions dit dans un café ou dans la rue le quart de ce qu'Hervé a publié là, nous aurions été arrêtés, traduits et condamnés, et avec justice !

Voilà pour la prison !

Plus loin, Maurras sera plus cynique. Il s'écrie :

Nous ne demandons pas l'arrestation de M. Gustave Hervé. Nous l'attendons. Et c'est la seule suite honnête et raisonnable de son article.

Mais il fallait préparer l'esprit du lecteur à cette monstruosité. De là la première figure.

Voici maintenant l'appel à l'assassin, l'excitation au meurtre ; on réclame un Villain !

Autre supposition :

Hervé, qui prétendait vouloir s'engager au commencement de la guerre, et qui ne s'est pas engagé, aurait pu être obligé de partir. Ses protections qui lui ont permis de passer son conseil de révision sans ses déshabillés comme les camarades auraient pu l'abandonner au sort commun et le laisser aller au front ; eh bien, Hervé soldat, s'il est resté en arrière, c'est qu'il n'a pas voulu servir. De pauvres diables subront peut-être le sort qu'il a seul mérité en cédant aux excitations implicites contenues dans l'article écrit paisiblement au coin de son feu à Paris.

Nous voyez le truc ?

Maurras espère qu'un pauvre diable, un fanatique grisé par le mauvais alcool fraternel que l'Action Française fabrique dans son alambic fleurdelysé, voudra s'insérer le « gendarme supplémentaire », comme on lit chez Daudet, se substituer à l'autorité qu'on lui dit être défaillante et faire subir à Gustave Hervé le sort qu'il lui mérite, — et qu'il n'aura pas volé !

Maurras intitulait son article ?

UN CRIME

Il a oublié trois lettres, s'il avait voulu exprimer dans son titre le sens véritable de son article, il aurait dit meurtre, en tête de cette invitation à l'assassinat :

Un Crime, S. V. P.

Sous notre Bonnet

SARRAIL EN SERBIE

Toute la presse alliée salue de chaleureuses espérances, le départ du général Sarrail pour la Serbie.

Partout en Angleterre comme en France, à droite comme à gauche, le nom du commandant en chef de l'armée d'Orient est arboré comme un talisman, considéré comme une garantie de succès.

CECILY

Cécily : c'est le prénom de la femme du Kronprinz.

Rencontre symbolique : Dans un feuillet de Gaston Leroux, Cécily, c'était le prénom de la femme d'une sorte de kronprinz sans couronne, le bagnard assassin et voleur Chéri-Bibi.

Pauvres Cécilies !

La Cocaïne en Correctionnelle

C'est aujourd'hui que Harry Thomas, le marchand de cocaïne dont nous avons raconté l'arrestation, comparait en police correctionnelle.

Les débats promettent d'être intéressants, car Thomas est le chef d'une bande internationale de trafiquants de poisons.

Il s'agit de plus intéressants encore si Thomas comparait avec ses complices, — avec tous ses complices.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Au cours de la nuit, les Allemands ont prononcé trois sérieuses attaques à la grande dans le bois en Hache au nord-est de Souchez. Notre infanterie, solidement installée sur les positions récemment conquises, a chaque fois complètement repoussé les assaillants avec l'appui de nos batteries.

Au sud de la Somme, la fusillade a été vive de part et d'autre dans le secteur de Lihons.

En Champagne, quelques combats à coups de bombes et de pétards à l'est de la ferme Naaurin.

Les rafales de notre artillerie sur les batteries adverses ont fait cesser un bombardement intense dirigé par l'ennemi sur la position des Epargnes.

Rien à signaler sur le reste du front.

UN GROUPE DE NOS AVIONS A BOMBARDÉ

Un groupe de nos avions a bombardé, dans la nuit du 17 au 18, le terrain d'aviation allemand de Barboncourt, au nord-est de Châteaufort-Satins. Des hangars et abris ont été visiblement démolis.

Les frocards royalistes

L'Action française, qui sait très bien battre de la grosse caisse et tirer parti de tout, publie une lettre du cardinal de Cambrai au sujet de la mort de Léon de Montesquiou. Nous rendons hommage à ce héros mort dans cette formidable attaque de la fin de septembre. Mais nous ne le séparons pas des autres héros obscurs et sans titres qui sont tombés avec lui. Nous n'exploitons pas l'idée de patrie au profit d'un parti politique. Nous ne voyons que la France et ses intérêts. Et la France est à tous les Français et défendue par tous. Il n'existe pas de monopole en fait de dévouement et de générosité.

Mais puisque l'Action française a voulu se faire une réclame de la lettre du cardinal royaliste, qu'elle nous dise donc si M. de Cabrières, évêque de Montpellier, n'était pas le soutien, le patron, — comment dit-on ? — le haut protecteur auprès du Pape, de ce M. du Carrel, évêque de Montecarlo, qui, de concert avec Jellinek-Merle n'est plus ? En Champagne, samedi, il est tombé avec son appareil ; la chute a été mortelle.

Tout nouveau venu dans l'aviation, Hourlier avait auparavant acquis dans le cyclisme le renom d'un sportif de rare valeur.

Les cinq mois passés dans l'aviation par notre malheureux champion furent bien remplis. Outre les nombreuses chasses qu'il donna aux appareils allemands, il participa aux bombardements de Sarrebouck, de Dillingen, de la vallée de la Spada, de Bommarcy-Baroncourt et de Trèves. C'étaient de jolis départs.

Attaché au commencement de la guerre, comme automobiliste, à l'état-major du grand quartier général, Hourlier avait vivement sollicité son passage dans l'aviation ou, disait-il dans une lettre que publie l'Auto, « devaient se retrouver tous les sportifs afin de faire profiter la nation de leurs qualités d'hommes de sport. L'aviation française, qui déclinait déjà la suppression mondiale, deviendrait alors rapidement plus redoutable et contribuerait à abrégé de beaucoup la durée de la guerre ».

Voici quelques furent les victoires qui illustrèrent la brillante carrière cycliste de Léon Hourlier :

En 1908, il gagna le Championnat de France de vitesse. Il remporta cette victoire en 1911 et en 1914. Gagnant du Grand Prix de Paris en 1912 et 1914, il ne fut battu que de très peu dans cette épreuve, en 1911, par Ellegaard, alors imbattable.

Enfin, il gagna la dernière course de Six Jours de Paris, où, faisant équipe avec son beau-frère Léon Comès, ils triomphèrent des plus fameuses équipes australo-américaines.

Est-il besoin de dire que très modeste, Hourlier jouissait d'une sympathie générale ? Aussi sa mort sera vivement ressentie de tous les sportsmen.

A. Bontemps.

Bourse de Paris

DU MARDI 19 OCTOBRE 1915

L'ensemble de la cote est très soutenu ; la Banque de France poursuit son mouvement de hausse, les fonds russes gagnent de légères fractions et les cupifères sont fermes

